

## Vers un nouvel imaginaire de l'habitat urbain — Berlin (Allemagne)

Philippe Grégoire et Claire Petetin

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, P. & Petetin, C. (1998). Vers un nouvel imaginaire de l'habitat urbain — Berlin (Allemagne). *Inter*, (69), 26–27.

# Vers un nouvel imaginaire de l'habitat urbain — Berlin (Allemagne)

Philippe GRÉGOIRE et Claire PETETIN

La ville aux deux visages. Celle d'abord du quotidien, de la boulangerie d'à côté, du square d'en face, celle de la succession des heures et des jours, celle de la chronologie du déroulement de nos actes. Cette ville est la ville des enchaînements, enchaînements des objets et de nos actions, des situations et du temps qui court : c'est la ville du découpage temporel et de la hiérarchie des événements qui s'y produisent. **Déchirure.** Et puis il y a l'« autre » ville, celle d'une urbanité en gestation qui rassemble toutes les autres urbanités existantes. C'est la méta-ville ou télé-ville à laquelle s'attachent les autres villes, toutes les autres villes, des plus organisées aux plus difformes, des plus anciennes aux plus récentes. C'est celle par laquelle chaque ville peut retrouver une partie d'elle-même, à laquelle chacune peut se connecter instantanément, dans laquelle s'échangent d'énormes quantités d'informations, où se créent de nouveaux comportements, de nouveaux modes de représentation.

Entre ces deux pôles il n'y a rien, pas d'entre-deux, pas de gris entre le noir et le blanc. Une brèche s'est cependant ouverte entre deux mondes, entre deux représentations. Le système

de et donc de ne plus pouvoir progresser, se projeter et agir dans son quotidien, dans ce nouveau territoire de formulation et de représentation.

## Inscription nomade : des traces laissées comme seule présence

**Simplement posés sur la peau de la terre.** sans ancrage profond ni durable, sans interférence avec ce support, les habitats mobiles, maisons roulantes, caravanes, tentes... inscrivent leur identité ambiguë dans le paysage rigide de nos cités. Évoquant les notions d'emprunt, d'utilisation temporaire, de provisoire, ils imprègnent l'environnement d'une expression urbaine ténue, quasi imperceptible. Troublant les règles d'organisation spatiale et temporelle de la ville à leurs extrémités les plus rigides, les roulottes proposent un autre usage du sol, et mettent en pratique une attitude différente de prise en compte du temps, dans l'organisation de la ville et dans celle de l'habitat. Elles installent un « entre-deux » entre deux pôles, s'immiscent dans la brèche existant **entre métropole et terrain vague**, sur la frontière **entre civilisation et désert**. Pré-

démarche dans l'**acte d'habiter**. Les roulottes présentent cet acte comme expression première du fait urbain, l'attestent, l'expriment, et le placent avant toute autre manifestation comme expression première de l'individu. Elles montrent qu'habiter peut être temporaire, peut s'inclure dans des données de temps en constante variation, en fonction des attitudes de chaque individu ; que la notion des durées et des usages dépend avant tout des individus et non des cycles liés au jour, à la nuit ou pire aux cycles économiques, financiers. Participations temporaires tout autant que ponctuelles au mouvement de la cité, elles sont des singularités qui se greffent en parasites pour un temps (le leur) sur le temps en cours de la métropole. Ce temps « supplémentaire » introduit une autre dimension, une dimension à explorer, qui affirme sa propre présence, dans le temps en train de se dérouler.

## Les Rollheimers

Les **Rollheimers** vivent la ville à leur manière. Ils intègrent l'urbanité existante en la lisant de manière décadrée. Ils se posent, s'installent quelque temps, puis bougent et traversent la ville, changent d'endroit, modifiant perpétuellement les paysages qu'ils avaient installés. Ils la font leur dans ses détails, dans ses à-côtés, dans ses miettes, jusque dans ses plus petites choses (non dans son intégralité). Ils font acte de récupération, d'intégration de ses oublis, de ses absences, voire de ses rebuts. Ils sèment là quelque investigation, quelque préoccupation pour pouvoir parler, vivre, exister dans la cité à côté de ses stéréotypes, de ses surcontraintes, et montrent que l'on peut vivre en dehors du mythe de la société de consommation et de ses clichés. Ils disent que d'autres « mais » sont possibles, que d'autres pratiques sont nécessaires pour que la ville palpite, existe sans exclure ceux qui ne participent pas à son mouvement global, sans devenir ce système brutal qui décide des qui et des quoi, de ce qui doit vivre et de ce qui doit mourir. Pour que la ville vive et ne se muséographie pas juste avant de disparaître.

Par **appropriation**, « **abordage** », **détournement**, les Rollheimers comme les squatters et certains artistes opèrent dans le réel à vif, dans la chair vive du réel. Par leur geste, par leur action, ils font revivre ces territoires et les réintroduisent dans l'actualité de la métropole. D'une certaine manière, ils restituent au présent ce que celui-ci avait abandonné au passé, ils resituent des espaces morts dans une proposition vive. Ils écrivent alors dans le déroulement de leur opération une histoire en train de se réaliser. La forme que prendra celle-ci n'est pas tant le but de l'acte ; l'action et son déroulement en constituent déjà une finalité. Ces actions/réactions sur les territoires (spatiaux, sociaux, politiques, culturels...) sont donc bien plus qu'un simple acte isolé politique, ou esthétique, ou social. Elles sont une **critique synthétique**, une remise en cause de directions prises, de faits entérinés. Présentant d'autres réflexions sur la propriété, exprimant une attitude différente sur la liberté de l'individu, les Rollheimers ont poussé les frontières de la démocratie un peu plus loin, un peu plus fort.



complexe qu'est la ville a accouché d'un nouveau territoire, un territoire **informe**, ouvert, un écueil en attente du recueil de nouvelles sémantiques ; un territoire « vers » de nouvelles formulations sémiologiques. Territoire encore vierge de toute investigation, de toute législation, il est ce nouveau **seuil** qui peut accueillir de nombreuses propositions, de nouvelles qualifications ; il est ce nouveau **moment** qui peut, laissons-nous rêver, suggérer un autre droit, augurant d'une autre conception de la démocratie.

L'homme aura pourtant à habiter ces deux territoires, à interagir avec eux. Il devra inéluctablement, sous peine de ne plus pouvoir appren-

sentant le territoire qui les accueille comme simple condition à leur présence, présentant leur présence comme un passage temporaire dans l'espace et le temps, elles identifient le sol qui les reçoit comme simple accueil de leur intervention. Le sol représente seulement ce lieu, simplement ce lien, qui permet la relation de leur intimité avec le monde. Il n'est investi d'aucune symbolique particulière autre que celle d'être et d'appartenir à tous, ni n'est affecté d'aucune détermination spécifique. Il n'est que le substrat de leur existence ; il offre du hasard à leur itinérance.

Les roulottes proposent une **démarche active** qui traduit l'importance du moment en cours, et qu'elles adoptent comme seuil d'une nouvelle réflexion sur l'urbain et d'une nouvelle

L'étude sur les Rollheimers berlinois a été rendue possible grâce à une bourse de recherche (« L'Envers des villes ») de l'Association française d'action artistique (A.F.A.A.), qui dépend du ministère français des Affaires étrangères, et de la Caisse des dépôts et consignations. [Images] © Claire PETETIN

section regards ville Berlin auteur(s)/situation P. GRÉGOIRE C. PETETIN architectes (Paris)

dossier projet inter numéro 69

page 26 de 92

On the borders of civilisation and desert the Rollheimers



d'envisager l'urbain de façon plus souple en permettant la requalification de territoires qui jusque-là étaient qualifiés d'indésirables.

La métropole contemporaine doit s'ouvrir à d'autres processus de fabrication que ceux qu'elle développe actuellement. Elle doit pouvoir accepter les écritures les plus diverses, les plus opposées et notamment celles qui se situent dans un contexte d'urgence. Elle n'en développera que des territoires plus intéressants, des paysages plus subtils.

Notre projet est donc bien de pénétrer dans certains des cycles temporels de la ville afin de les décortiquer, de les casser pour en faire émerger d'autres possibles. Il est de s'introduire dans les intimités des individus, afin d'en observer la richesse, d'en dégager les sens. Nous pensons que par cette attitude les principes, les débats et les automatismes qui amènent à produire les objets de la ville se modifieront petit à petit d'eux-mêmes, depuis leurs entrailles mêmes, et qu'en lieu et place de masses inertes manifesteront des essences vives.

Notre but est que se dégagent et que s'ouvrent de nouvelles fenêtres sur l'urbain. **avec le temps.**

Le projet est alors une **plate-forme critique** qui interroge et propose...



Notre attitude propose l'abandon de la stricte séparation distinguant l'espace domestique du domicile et l'espace public de la rue. Elle part du postulat que toute démocratie se réclamant de ce nom doit pouvoir permettre à toute population de vivre sur son territoire dans le respect de sa propre philosophie et dans celui de ses modes de vie. Elle tend à introduire dans l'espace public un **habitat** correspondant à des critères de notre temps, qui soit le **reflet** de notre culture et de nos comportements, un habitat qui soit un simple abri pour l'homme et qui participe d'une nouvelle définition de l'urbain.

Le projet se présente alors plus comme un processus que comme une définition d'objet fini. Cette formulation se veut souple, c'est-à-dire capable de se confronter, d'évoluer et de réagir aux changements en cours, comme aux divers contextes qu'elle aborde. Le projet présente une forme non complètement fixée, non strictement déterminée, si l'on accepte le postulat de le penser comme un processus d'inscription temporaire.

L'habitat que nous définissons investit l'espace public et pénètre dans tous les territoires de celui-ci. Il se pose, se déplace, s'incruste, se développe en parallèle au rythme de sa matrice (la cité), dans les différents temps de son développement, dans les multiples couches de ses territoires. Greffe **s'accouplant** avec n'importe quel support dans n'importe quel contexte, cet habitat que nous nommons **maison-valise** propose

